

On n'entend rien parceque les vitres.  
On n'entend rien parceque les murs.  
Cloisons, murs, murets.  
Fougères et mousses.  
Lianes et filets.  
Cloisons les murs, les oeufs, les ventres.  
Maison est oeuf et ventre et mur.  
Boîte. Boîte de Pandore ou bien écrin.  
Ecrin de bois, de bois lisse, poli comme la Grande Ourse  
Les boîtes de COURTOIS sont comme des ventres où nagent mille traces,  
où flottent les souvenirs, suspendus.  
Traces, la nature, les becs, les plumages trouvés, perdus,  
abandonnés sur les lichens, les écorces.  
Traces, les plumages, les oeufs minuscules, à peine visibles.  
Les oeufs, la mémoire, déposés bien au chaud, dans des cases parfaites,  
des tiroirs cossus et précieux qu'osent à peine les doigts.  
Chez COURTOIS, on dirait que l'air est pastel, tellement fragile,  
tellement éphémère qu'il appelle l'abri.  
Cage ici n'est pas prison ou alors, dorée ou tour de voir.  
Prison est ici écrin, matrice, protection.  
Tout vient de l'extérieur vers l'intérieur.  
Tout l'intérieur protège des extérieurs.

Enfermés, les objets emmaillotés, les crânes de mésange,  
les squelettes rongés des rongeurs, les racines, les oiseaux.  
Emmaillotées, les couleurs très fines et très pâles.  
Les paysages, embusqués, photographiés ou lavés.  
Lavis, la mort dans ces cercueils précieux, immobiles mais dont,  
pourtant, on perçoit le souffle.  
Souffle de la terre ou des sables.  
Emouvants.  
Boîtes pièges pour piéger le piègeur.  
L'oeil se perd, doit suivre les traces structurées, agencées.  
Les traces mortes comme autant de témoignages de vie enlisée,  
emmitouflée, souffle d'enfant.

J. ORBAN

Texte pour MEMC/SUD  
R.T.B.F 20 Avril 1984